

[SANS TITRE]

Ahmad AL GABR, journaliste yéménite

Comme j’en avais l’habitude quand je me rendais au travail, j’ai mis mon costume, une cravate assortie et je suis parti avec Patrick, mon ami du syndicat des journalistes français, pour déposer ma demande d’asile politique.

Nous sommes rentrés dans la voiture du métro bondée de passagers et l’embarras m’a embrassé de tous côtés... J’avais l’impression que tous les passagers savaient que j’étais un réfugié et leur regard à mon égard exprimait le mépris, le même que celui suscité par le réfugié au sein de la société yéménite qui considère que mourir en combattant ses ennemis est plus honorable que de fuir son pays. Cela se résume à 3 mots : traître, faible et menteur...

Tout ce qui se passait dans le métro, un sourire, une discussion je le percevais comme m’étant adressé. Mon malaise diminuait à chaque fois qu’un voyageur descendait et il s’intensifiait quand un autre montait dans la rame.

A chaque arrêt dans une station, mes battements cardiaques augmentaient, nerveux de croiser des représentants officiels, moi le réfugié... Je ressentais une crainte et la honte de l’hospitalité et de la générosité qui, j’imaginais, nous seraient réservées une fois que nous aurions atteint notre destination.

Avant notre arrivée, je m’inquiétais de la manière dont je serais accueilli par les autorités concernées... Est-ce que ce serait en tant qu’hôte du syndicat des journalistes français ? Ou bien en tant que journaliste poursuivi et menacé à qui on a proposé de rester en France et d’ignorer les offres d’accueil de confrères issus de différents pays participants au 29ème congrès du syndicat... Ou bien serais-je accueilli en tant qu’émigré de la mer, de la rivière, du désert qui a mis sa vie en péril afin de réaliser son rêve d’atteindre le pays de la Seine.

Mais je me suis convaincu que j’étais simplement un hôte. Ce qui a corroboré cette conviction, c’est l’odeur de mon parfum que je me suis habitué à porter à chaque fois que je me rends aux fêtes et aux célébrations. Et je n’avais pas le moindre doute sur le fait que le plus haut responsable de cette organisation où je me rendais serait le premier à m’accueillir avec ses délégués... Cela se passerait comme à mon habitude, en accueillant les hôtes premièrement à l’aéroport et puis à l’entrée principale du bâtiment. J’hésitais... Allais-je dire « bonjour » comme je l’ai appris avec le réceptionniste d’un hôtel, ou bien « good morning » ? Et quel genre de café allais-je boire ? J’ai décidé de dire « bonjour » et de choisir le même café que celui de mon collègue Patrick. Mon cher ami m’a communiqué l’heure de notre arrivée à la station « Jaurès ». Nous nous sommes dirigés vers notre destination finale à seulement quelques mètres du métro. Pendant que je pensais intensément à l’accueil qui nous serait réservé, mon collègue a poussé un cri. « Oh non, non ! » Je l’ai regardé et j’ai vu une longue file d’attente comme je n’en avais jamais vue auparavant. Au début, j’ai pensé que c’était une manifestation ou un sitting. Mais quand mon collègue Patrick s’est arrêté et a mis ses mains sur ses hanches, j’ai tout de suite compris que je n’étais qu’un numéro de plus parmi cette longue file humaine. Soudainement, je ne me suis pas senti bien et j’ai imaginé un cauchemar horrible, comme si le bruit du métro allait m’écraser là. Je me suis réveillé surpris d’entendre des cris de dispute s’amplifier entre un Africain et un Afghan près de moi. Je me suis mis à l’écart, j’ai vu tout mon passé défiler et je me suis demandé quel pêché j’avais commis pour être devenu un vagabond.

Je me suis demandé si mes fils méritaient cette séparation douloureuse avec leur père et si ma fille méritait d’avoir dû quitter l’école et rester à la maison à cause des injures de ses camarades qui l’appellent « la fille du réfugié ».

J’ai regardé mon collègue et j’ai vu sur son visage des gouttes de sueur et de pluie. Et je me suis excusé de lui faire perdre son temps et de ce qu’il lui arrivait à cause de moi. Je lui ai dit mon ignorance des procédures de demande d’asile et que je pensais que l’obtention d’un titre de séjour nécessitait seulement un ou deux jours.

Je l’ai supplié de partir et de chercher une autre solution, même proche de l’océan arctique, qui serait peut-être mieux vu ce qu’il me restait comme moral.

La pluie a commencé à tomber et la file d’attente s’est allongée. Le chaos et les disputes ont continué. La police n’a fait que regarder pendant que la pluie nettoyait mes gouttes de sueur, gêné pour mon collègue qui devait avoir autour de 60 ans. Je lui ai demandé de partir puisqu’il semblait impossible d’arriver à l’entrée de l’immeuble avec cette foule dont la plupart détestait la discipline et ne respectait ni la file d’attente, ni les droits des autres personnes dans cette file. Mais mon collègue a insisté pour rester. On a finalement réussi à entrer après avoir reçu l’accord de s’abriter à l’intérieur de l’immeuble que je pensais vide à l’exception des employés. Il était en fait rempli de monde qui eux aussi attendait leur tour, comme les autres postés à l’extérieur, la pluie en moins.

La carte rouge

J’ai pris un numéro d’attente, je pense que c’était le « 98 », mon tour est arrivé vers la fin des horaires d’ouverture. Je suis entré avec mon collègue au guichet numéro 3 avec un grand espoir d’en finir avec les procédures et de retrouver le moral. La dame du guichet m’a demandé mon nom et l’a écrit sur une carte rouge. Elle m’a donné la carte en insistant pour que je la conserve bien, elle m’a dit de revenir dans deux semaines et que, pendant cette période, je ne sorte que quelques minutes par jour pour faire mes courses dans une épicerie pas loin.

Je suis revenu épuisé dans la chambre de mon hôtel Appart City. Le soir, j’ai discuté avec ma femme de la carte rouge que j’avais reçue et de l’importance de bien la garder comme justificatif.

J’ai pris la carte en photo, une dizaine de photos, avec mon portable, ma tablette et je les ai envoyées à mon adresse mail et à tous mes comptes sur internet. J’en ai fait cinq copies, en croyant que c’est un justificatif spécial pour les réfugiés et que sa couleur rouge indiquait son importance. Peut-être était-elle liée au degré de protection en fonction du type de statut des réfugiés ?

Durant les trois premiers jours, les cauchemars hantaient mon sommeil. Soit la carte rouge était perdue, soit elle était mouillée par la pluie, soit je la jetais par mégarde dans la poubelle.

Toutes mes discussions avec ma femme tournaient la plupart du temps autour de la carte rouge, avec trop d’espoir. La couleur rouge me rendait optimiste, et pour ma femme, elle croyait en l’obtention rapide du titre de séjour. Nous étions même convaincus que le regroupement familial se ferait aussi rapidement. Du coup, nous avons décidé de donner tous nos meubles pour préparer le futur voyage de la famille.

Durant la cinquième nuit de notre célébration quotidienne de la carte rouge, ma femme m’a demandé une copie de la carte. Quelques minutes après, elle m’a averti avec surprise d’une erreur dans l’écriture de mon nom. Cette erreur m’a angoissé, j’ai eu peur qu’elle invalide la carte qui m’avait rendu heureux comme jamais je ne l’avais été auparavant, plus heureux que lors de l’obtention de mon diplôme universitaire et plus heureux encore que lors de mon mariage avec ma femme.

J’ai voulu téléphoner à mon ami Jean-Michel mais il était tard. J’ai attendu impatientement le matin et je l’ai appelé pour lui parler du problème et de mon inquiétude. Mais il a réussi à me rassurer malgré mon obsession concernant la gravité de cette erreur: ils avaient mis un D à la place d’un T dans mon prénom.

Les célébrations de la carte continuaient avec ma femme jusqu’au jour du rendez-vous. Je suis allé avec mon collègue Jean-Michel au même endroit à la station «Jaurès» et quand nous sommes arrivés, mon collègue a été de nouveau surpris par la longue file d’attente en s’affligeant: «non, non».

C’était les mêmes conditions que le dernier rendez-vous : la pluie et les disputes. La différence était que la file d’attente se situait du côté droit et gauche de la porte de l’immeuble cette fois.

Mais vu l’âge de mon collègue français, nous avons a reçu la permission de dépasser la file extérieure et d’entrer dans l’immeuble pour faire la queue à l’intérieur.

Après des heures d’attente, nous nous sommes dirigés au guichet numéro 3 et j’ai sorti la carte de mon sac. Avant de m’asseoir, j’ai averti la dame qu’il y avait une erreur dans l’écriture de mon prénom sur la carte. Elle l’a corrigé tout de suite et a intégré les informations dans son logiciel. Elle m’a donné un papier blanc dont je ne connaissais pas le contenu, mais j’ai pensé que c’était peut-être le titre de séjour permanent. Une fois sorti, j’ai demandé à mon collègue quel était ce papier et la teneur de la démarche qu’on venait d’effectuer. Il m’a dit qu’on allait avoir un rendez-vous dans 2 semaines avec la préfecture pour commencer l’enregistrement de la demande d’asile. Je me suis demandé ce qu’on faisait depuis un mois et quel était l’intérêt de faire 4 files d’attente, 2 à l’extérieur au soleil et sous la pluie et 2 à l’intérieur de l’immeuble alors qu’on n’avait même pas encore commencé l’enregistrement de ma demande!

Et là je me suis rendu compte que la carte rouge n’était que les prémices d’un long, douloureux et honteux voyage.

J’avais longtemps souffert de phobies du rouge à cause de la violence des scènes que j’avais vues dans mon pays : des corps innocents des enfants, des femmes et des jeunes qui saignaient et qui maudissaient la brutalité du silence mondial.

Ma phobie a diminué quand j’ai reçu la carte rouge que j’avais considérée comme une lampe magique. Mais elle a redoublé quand je me suis rendu compte que cette couleur possédait d’autres significations qu’assassiner physiquement, elle peut aussi assassiner moralement.

J’avais la tête occupée par la carte rouge mais ma joie de l’avoir reçue avait disparu et était devenue un cauchemar. J’ai même refusé de prendre le justificatif de mon adresse auprès d’une association juste parce qu’il était encore plus rouge que la carte que j’avais reçue. Cela devait surement signifier que cela serait une étape encore plus longue malgré celle que j’avais déjà traversée en attendant 2 semaines et en faisant 2 longues files.

La douleur de l’attente et le manque de respect des règles dans une file d’attente n’est facile ni physiquement, ni moralement pour des journalistes qui ont beaucoup souffert, dans leurs pays, de blessures psychologiques et physiques à cause de leur métier. C’est une nouvelle étape dans la douleur qui dure longtemps et ne prend pas en compte l’âge des personnes ou leur état de santé, physique ou psychologique.

Cependant, pour celui qui a vaincu la mer sans peur du danger de cette traversée car il a à tout prix voulu arriver en Europe, rester debout dans de longues files d’attente est simplement une étape de plus parmi toutes celles que comporte la série de procédures juridiques toujours plus longues pour obtenir l’asile.

Par contre, moi, je ne suis plus capable de supporter les changements de la météo et de rester debout dehors de longues heures. Mon état psychologique s’est dégradé, je ressens plus fortement l’échec de mon parcours lorsque je suis debout dans la file d’attente avec des jeunes qui sont habitués au chaos et au manque de civilité. Je sens d’avantage l’odeur de la sueur d’été autour de moi. Elle domine celle de mon parfum préféré que j’ai l’habitude de porter désormais à chaque fois que je fais la queue. Pour mes collègues plus âgés que moi, qui ont la cinquantaine et sont malades, la situation est encore plus difficile. Quand ils reviennent à la Maison des Journalistes après des heures d’attente dans de longues files, c’est comme s’ils sortaient d’une salle d’opération. On peut voir les signes de fatigue sur leurs visages.

L’un d’eux est un écrivain connu. Deux hivers ont passés et les procédures pour obtenir son titre de séjour et le regroupement familial ne sont toujours pas terminées. Il dit: «L’attente des rendez-vous et la peur des files d’attente ont consommé mon énergie intellectuelle. Je ne suis plus capable de continuer mon nouveau roman ou de relire mon nouveau livre avant son impression.» Il indique qu’il passe la plupart de son temps à organiser les rendez-vous sur le calendrier de son téléphone et à classer les documents dans des dossiers de couleur pour faciliter leur recherche. Dans tous les cas, les 4 saisons vont forcément se succéder: deux fois avec sa pluie, sa chaleur, son froid, et son vent, et toi tu es debout dans les longues files d’attente. Tu passes ta journée dans les différentes queues pour prendre un rendez-vous et pour ensuite faire une autre file.

Dès que l’un d’entre nous rentre, on se met autour de lui pour qu’il nous raconte son histoire (bien sûr après lui avoir offert un verre de jus et des gâteaux) et s’il a réalisé sa mission. Un collègue soudanais d’une soixantaine d’années raconte ce qui est le plus difficile pour lui: «Ca m’irrite les rigolades des jeunes qui ont sympathisé. Ils sont dans la file d’attente comme s’ils étaient en train de se promener. Tu essaies de leur faire un sourire artificiel pour qu’ils ne te dérangent pas et qu’ils ne se disputent pas entre eux».

Alors que mon collègue mauritanien explique lui: «Tu te rapproches petit à petit de l’immeuble et la joie t’envahit au fur et à mesure que tu te rapproches du guichet de l’employé qui te donne un numéro d’attente pour l’intérieur de l’immeuble loin du soleil, de la pluie ou du froid. Mais ta joie ne dure pas longtemps quand tu ressors avec une autre date de rendez-vous pour te retrouver à attendre dans une autre file».

Plusieurs rendez-vous ont eu lieu depuis et j’ai fait plusieurs files d’attente par la suite. Ma valise est pleine de papiers comme celle d’un avocat. Le cauchemar de la file d’attente me revient toujours, même plusieurs fois par nuit. Et, à chaque fois que je vois une file d’attente devant un théâtre ou un musée, je m’éloigne tout de suite de peur d’avoir à nouveau rendez-vous pour une autre file d’attente.

Aujourd’hui, je suis devenu plus expert pour préparer correctement l’attente dans les files, en commençant par le parapluie, les journaux sur lesquels s’asseoir, la bouteille d’eau et le sandwich. Et avant ça, des vêtements adaptés pouvant être salis. Dans la foule, j’ai acquis de l’expérience pour éviter et séparer les combats tout en faisant attention à moi et à mon porte-monnaie, surtout après plusieurs vols.

Tout ça est finalement bien simple juste pour obtenir un papier rouge, peu importe sa valeur.

Traduit par Ziad ATTALAH et Josiane KOSSEIFI MATTA

www.maisondesjournalistes.org